

## Les écritures autobiographiques

### Texte 2 :

À l'heure où j'écris ces lignes, je sais que j'ai fait mon temps à quelques années près. Or je me représente clairement, sans trop de gaîté, la vieillesse qui s'annonce et ma future décrépitude, la décrépitude et la mort de ceux que j'aime ; ma mort, jamais. Il m'arrive de laisser entendre à mes proches - dont certains ont quinze, vingt, trente ans de moins que moi - combien je regretterai de leur survivre : ils me moquent et je ris avec eux mais rien n'y fait, rien n'y fera : à l'âge de neuf ans, une opération, m'a ôté les moyens d'éprouver un certain pathétique qu'on dit propre à notre condition. Dix ans plus tard, à l'École normale, ce pathétique réveillait en sursaut, dans l'épouvante ou dans la rage, quelques-uns de mes meilleurs amis : je ronflais comme un sonneur. Après une grave maladie, l'un d'eux nous assurait qu'il avait connu les affres de l'agonie, jusqu'au dernier soupir inclusivement ; Nizan était le plus obsédé : parfois en pleine veille, il se voyait cadavre ; il se levait, les yeux grouillants de vers, prenait en tâtonnant son Borsalino à coiffe ronde, disparaissait ; on le retrouvait le surlendemain, saoul, avec des inconnus. Quelquefois, dans une turne, ces condamnés se racontaient leurs nuits blanches, leurs expériences anticipées du néant : ils s'entendaient au quart de mot. Je les écoutais, je les aimais assez pour souhaiter passionnément leur ressembler, mais j'avais beau faire, je ne saisissais et je ne retenais que des lieux communs d'enterrement : on vit, on meurt, on ne sait ni qui vit ni qui meurt ; une heure avant la mort, on est encore vivant. Je ne doutais pas qu'il y eût dans leur propos un sens qui m'échappait ; je me taisais, jaloux, en exil. À la fin, ils se tournaient vers moi, agacés d'avance : « Toi, ça te laisse froid ? » J'écartais les bras en signe d'impuissance et d'humilité. Ils riaient de colère, éblouis par la foudroyante évidence qu'ils n'arrivaient pas à me communiquer : « Tu ne t'es jamais dit en t'endormant qu'il y avait des gens qui mouraient pendant leur sommeil ? Tu n'as jamais pensé, en te brossant les dents : cette fois ça y est, c'est mon dernier jour ? Tu n'as jamais senti qu'il fallait aller vite, vite, vite, et que le temps manquait ? Tu te crois immortel ? » Je répondais, moitié par défi, moitié par entraînement : « C'est ça : je me crois immortel ». Rien n'était plus faux : je m'étais prémuni contre les décès accidentels, voilà tout ; le Saint-Esprit m'avait commandé un ouvrage de longue haleine, il fallait bien qu'il me laissât le temps de l'accomplir. Mort d'honneur, c'était ma mort qui me protégeait contre les déraillements, les congestions) la péritonite : nous avons pris date, elle et moi ; si je me présentais au rendez-vous trop tôt, je ne l'y trouverais pas ; mes amis pouvaient bien me reprocher de ne jamais penser à elle : ils ignoraient que je ne cessais pas une minute de la vivre.

Jean-Paul Sartre, *Les Mots*, Paris, Gallimard, 1964.

### QUESTIONS :

1. Relevez les indices (lieux, personnes) qui renvoient à la vie de J.-P. Sartre.
2. Sur quoi Sartre s'interroge-t-il ?
3. Comment présente-t-il cette réflexion ?
4. Une autobiographie exprime le besoin d'introspection<sup>1</sup> de son narrateur, justifiez cette remarque à l'aide de cet extrait.

<sup>1</sup> Observation, examen, regard attentif sur soi-même.